

Sidonie-Gabrielle Colette et Ghazâleh Alizâdeh

ABBASSI Ali

Maître de Conférences, Université Shahid Beheshti
Ali_abasi2001@yahoo.com

TOGHYANI Samaneh

youkabeds@yahoo.fr

Résumé

Colette et Alizâdeh, deux femmes-écrivains, à peu près, de la même époque, avaient bien des similarités dans leur manière d'écrire et d'être au monde. Elles avaient, toutes les deux, un regard féminin, fin et subtil. Faisant de la quête de l'authenticité leur credo, et elles représentaient à travers leur beau langage un Monde réel et imaginé où le Moi se recrée à travers le Mot. Leurs créations littéraires étant reconstruisent l'extériorité et la nature, une précision combinée à la fiction ; celle qui aide l'homme à trouver son intimité et son Moi. Le triangle de Richard : Monde, Moi et Mot, se voit clairement dans leurs écrits, dans une ressemblance incroyable, qui cache quelques différences de leurs pensées.

Mots-clés : Féminité, nature, psychologie, style, réalisme, Collette, Alizâdeh.

Introduction

Femme de lettres, artiste de music-hall, journaliste, membre de l'Académie Goncourt et de l'Académie de Belgique, grand officier de la Légion d'honneur, première femme honorée de funérailles nationales, respectable et scandaleuse, Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954) est devenue de son vivant une légende dans la littérature française. En dépit de tous ses succès, dans sa vie privée et amoureuse, elle avait des échecs, elle s'est mariée trois fois, sans y avoir de satisfaction. Mais, elle sut évoluer et s'adapter toujours à toutes les nouveautés.

Née le 16 février 1947 à Mashhad, en Iran, ayant une enfance turbulente, mais intelligente, Ghazâleh Alizâdeh, a passé une vie agitée, ponctuée d'émotions ; elle a fait des études en sciences politiques et en philosophie, d'abord à Téhéran ensuite à Paris. Elle a commencé sa carrière d'écrivain en 1961, publiant ses histoires dans les journaux et magazines. Elle s'est mariée deux fois, mais comme Colette elle fut malheureuse dans sa vie amoureuse. Ghazâleh souffrait du cancer, elle s'est suicidée deux fois, mais enfin c'était le 10 mai 1996 qu'elle a mis fin à ses jours, au milieu de la belle nature où elle vivait. Mais elle n'a quand même aucune rancune de sa vie et dans son testament écrit : « je suis fatiguée, c'est pourquoi je m'en vais, je n'ai plus la patience, je dois ouvrir la porte, entrer dans une sombre maison jusqu'à quand, je suis esclave de claires maisons. » Elle se soustrait de la responsabilité d'être, en se suicidant, mais son existence de femme sera toujours présente dans ses œuvres. Sa première œuvre c'est *Le voyage dont on ne se passe pas* (1977) qui sera suivie par : *La Maison des Edrisi* en deux volumes, *Carrefour*, *Deux Paysages*, *Les Salons*, *Nuits de Téhéran*, *Après l'été...* on a attribué le prix de « vingt années d'écriture » à sa *Maison des Edrisi*, trois ans après sa mort. En 1984, on a choisi le *Carrefour* comme la meilleure histoire de l'année.

La vie libre de Colette et ses aventures amoureuses ont la résonance sur les thèmes de ses livres. On peut dire que son œuvre est presque

autobiographique. On découvre les mêmes influences chez Alizâdeh aussi, représentant une sorte d'autofiction. Sa vie et ses expériences : ses histoires d'amour, le sentiment de maternité, sa vie en France, sa connivence avec la nature, ses lectures... ont beaucoup influencé ses écrits. Alizâdeh essayait de recréer une femme terrestre, peut-être sa propre image, disparue d'une morte précoce, ce qui lui arrive dans la réalité et la rejoint à ses histoires. D'où la présence de son Moi et son intimité dans ses écrits. Les thèmes de maladie, fuite et nostalgie ont une plus haute fréquence chez Alizâdeh que Colette.

I. Ressemblances générales

Roman autobiographique, journal intime, mémoire et autofiction sont aussi bien pour Colette qu'Alizâdeh, comme la photographie, un miroir où l'auteur cherche son image, qui est une sorte d'identification, lui permettant d'accéder à la connaissance de soi. Nathalie Heinich constate que Colette a su rapprocher dans son écriture réalité et fiction, en systématisant « la fonctionnalisation » de soi. L'auteur se construit comme l'héroïne d'une narration mi-réelle mi-fictionnelle, de sorte que toute son œuvre « se situe dans les marges de l'autobiographie, dans un espace autofictionnel » (Heinich, 1996 : 308).

Lorsqu'on lit ce constat, on croit qu'elles sont les caractéristiques mêmes d'Alizâdeh et le reflet de son existence dans toute la mentalité et la matérialité. Alizâdeh reconnaît le caractère autobiographique de son œuvre. Elle confirme avoir présenté des fragments de sa vie. Mais elles affirment que ces fragments sont déformés et qu'elles racontent ce qu'elles savent d'elles, mais aussi ce qu'elles en inventent. Enfin Colette et Alizâdeh dirigent le regard vers « une éventuelle vérité biographique de l'invention, en se cachant derrière les personnages » (Colette, 1991 : 83). Les premières matières de leurs textes sont : situations amoureuses, observation de la nature et des animaux, et analyses sociologique et psychologique. Leur art, c'est d'écrire à partir de ce qu'elles observent du monde, afin de nous présenter leur

manière d'être au monde dans le triangle du « Monde, Moi et Mot ».

Leur style est sensuel, musical, précieux et féminin. La modernité et le libertinage se voient dans leurs écrits ; leur indépendance d'esprit et leur liberté de ton n'appartiennent à aucune chapelle ; au fait, elles se désintéressent des révolutions intellectuelles, mais cependant la trace de l'historicité et celle de politique, sociale et intellectuelle se voient dans leurs œuvres.

Colette est « une orfèvre de la littérature ». Son roman est une leçon de style, un style « minutieusement poétique et poétiquement minutieux » où ne laisse jamais aller à la facilité. Chaque phrase est « ciselée comme pour un joyau ». La minutie chez Colette, c'est la poésie du regard, elle n'est pas l'exactitude du réalisme, comme pour Balzac. Tout cela se répète chez Alizâdeh, avec les plus possibles ressemblances ; tant qu'on les prend l'une pour l'autre, comme deux auteurs de la même époque, la même culture et les mêmes circonstances. Leur style est doux, attachant et réfléchi, et elles ont une subtilité dans leur écriture, même si l'histoire est simple.

Elles auraient peut-être pas eu l'intention d'écrire, comme le disaient les deux : Alizâdeh a dit : « J'écrivais continuellement ; avec une prose faible et de vagues structures et des défauts. Quand je voyais mes écrits quelque part par hasard, ils n'avaient aucun intérêt pour moi, sauf une jouissance passagère » ; et Colette de déclarer :

« Non, je ne voulais pas écrire. [...] Dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais désiré écrire » (Colette, 1973-1976 : 312).

II. Style

Pour elles, l'écriture n'a rien de spontané, ni même de naturel. On voit dans leurs écrits beaucoup de ratures et de corrections, ce qui dévoile l'élaboration difficile de leur style. Colette dans *Etoile Vesper*, dit : « Ecrire ! pouvoir écrire ! cela signifie la longue rêverie devant la feuille blanche, le griffonnage inconscient, les jeux de la plume qui tourne en ronde autour d'une tache d'encre qui mordille le mot imparfait, le griffe, le hérissé de fléchette... »

Elles conçoivent l'écriture comme un métier au sens plein, mais aussi comme une attention minutieuse au réel auquel elles donnent forme, profondeur et matière. Leur manière d'écrire, sensuelle et sensorielle provoque « le plaisir du texte » évoqué par Barthes.

Elles sont de grandes portraitistes, elles décrivent les portraits, par leurs gestes, leurs mouvements et leurs couleurs ; au fait, ses descriptions sont les reflets de leurs sentiments, des impressions à travers leur regard féminin. Elles recréent l'authenticité et l'exactitude, mais non pas dans le sens de celles des classiques, leur réalisme c'est un monde où la sensualité et la sensation sont plus présentes que la sensibilité. Les métaphores de Colette et d'Alizâdeh sont naturelles, rien de cliché, dans la relation intime envers le monde. Leurs phrases sont naturelles, elles respirent, à travers les points de suspensions.

Elles avaient un don de « tourner les lettres sensuellement et poétiquement » et de rendre son roman sensoriel. On ne les lit pas, on les sent ! Le parfum des fleurs, de la terre, de la mer... On entend les bruits des abeilles, le battement des ailes des oiseaux... On ressent la chaleur du soleil... c'est délicatement palpable. Lyrisme d'expression, images, métaphores, allitérations et assonances parcourent la prose et accordent aux mots une charge musicale rappelant que Colette est aussi une musicienne. Alors, c'est par la magie des mots qu'elle est musicienne ; s'attachant à la sonorité et au rythme de phrase, elle porte la prose aux frontières de la poésie.

III. Précision et concision

Devant une plante, un animal ou un objet, elles sont à la recherche du mot juste, n'hésitant pas à recourir aux dictionnaires savants. Leur vocabulaire est très riches et nuancé, chez elles il y a du néologisme ; tout cela c'est pour rendre l'authenticité des sensations. Elle semble vouloir « saturer le réel » de termes étranges, rares et précieux dont la portée semble moins sémantique que matérielle. Les précisions ne sont pas pour montrer la clarté des réalistes, mais elles sont basées

sur les nuances : celle de couleurs, gestes, regard, sentiments et sensations. Elles ont un regard qui cherche les nuances contrairement au regard balzacien. Nommer, c'est pour elles incarner le réel dans le mot. L'acte de nomination révèle un souci de l'expression où le travail sur le signifiant occupe une place prépondérante.

Donc, leurs œuvres témoignent d'une quête d'authenticité, qui ne doit pas être confondue avec un prétendu naturel ou une spontanéité. L'authenticité réalisée dans leurs écrits est le résultat d'un travail sans relâche sur la langue pour devenir poétique et minutieux.

L'art de concision est au service de leur psychologie. Colette a déjà pratiqué les techniques de la chronique et du reportage, donc, ces exercices lui ont appris la concision qui s'exprime dans les chapitres courts et les notations brèves... Chez Alizâdeh, ce sont les nouvelles qui lui ont appris la concision ; alors, la vivacité et la fraîcheur se voient dans leurs phrases courtes, nominales, et fragmentaires.

IV. Psychologie

« Le visage humain fut toujours mon grand paysage » dit Colette essayant de présenter sa psychologie fine et subtile, profitant des champs lexicaux de la nature, présentant le Moi et sa relation avec ce Monde par les Mots ; Ghazâleh, elle aussi, étudie les mouvements de passion, les souffrances de jalousie, du désenchantement... Mais plus encore que psychologue, elles seraient des poètes : leur lyrisme de l'expression, et leurs images ressuscitent les sensations et traduisent la connivence de l'auteur avec la nature et expriment une appréhension sensuelle du monde qui débouche sur une découverte du Moi.

Elles aiment la féminité, donc leur psychologie est plutôt féminine, essayant de trouver des solutions pour les femmes souffrant. Pour Colette ce serait la soumission, mais au contraire quant à Alizâdeh ce serait la révolte. Pour toutes les deux, l'amour n'est pas la satisfaction totale et la réussite ; par exemple Colette dit : « Quand on est aimé on ne doute de rien, quand on aime on doute de tout. » Ou : « Il y

a deux sortes d'amour : l'amour insatisfait, qui vous rend odieux et l'amour satisfait qui vous rend idiot. » Alizâdeh aussi le définit de la même manière, le représentant flou et sans efficacité.

Les descriptions et les précisions dans toutes les scènes, les images faites des personnages avec les détails et les profondeurs, nous dirigent vers une psychologie subtile, représentant la réalité du monde extérieur, grâce à un langage poétique. En lisant leurs descriptions, on se sent au sein de l'histoire, et on ressent tous les sentiments heureux ou malheureux. Elles créent des lieux bien réels dont le lecteur peut recréer tous les détails, malgré la fiction mélangée avec la réalité, il pourrait même saisir les sensations des personnages et se croire à leur place ; il sentirait les préoccupations et les désirs, il les trouve en tant que les romans filmés. Elles ont le souci de tout décrire, avec la personnification, qui rend vivant la nature décrite, par les images, les métaphores, les comparaisons, les personnifications, les précisions et aussi les concisions. La psychologie de Colette est sereine et résignée, étant plus heureux, et moins douloureux que celle d'Alizâdeh. Leur style se ressemble beaucoup, mais leurs pensées sont bien différentes ; Colette a un regard doux et soumis, mais celui d'Alizâdeh, c'est plutôt mélancolique et révolté. Chez toutes les deux on voit cette quête de soi, et de l'intimité, chez Colette on le saisit dans la sérénité, mais chez Alizâdeh, c'est moins saisissable, ses personnages sont généralement plus perdus, pessimistes et ne comprennent pas bien le concept de l'existence ; ils se demandent : « pourquoi on est créé pour souffrir. » C'est peut-être parce que l'auteur, elle croit à la fatalité et à la souffrance imposée de la vie. « Je me rappelais des mythes grecs sous la pluie et je joignais mon corps périssable et inférieur à l'immortalité. J'avais décidé de supporter les tortures afin d'atteindre le but ; mais après, sans le vouloir, j'aurais bien des tortures ; comme Vahâb le disait à *La Maison des Edrisi* : « l'homme n'était heureux que quatorze jours, mais moi, je n'ai eu même pas ces quelques jours de bonheur. »

Behzâd, c'est un symbole de la même génération que Ghazâleh,

idéaliste et à la recherche de réponses à toutes ses obsessions ; on voit chez elle les personnages idéalistes, perturbés entre le rêve et la réalité, représentant ceux de la société de l'époque de Ghazâleh, son propre existence et ses idées. En fait, les personnages de toutes les deux sont à la recherche d'un Moi perdu ou méconnu ; l'environnement vécu des personnages colettiens est plus beau, splendide et attirant, mais pour Alizâdeh, la majorité des descriptions sont tristes, et désespérées. Pour recréer le monde extérieur et intérieur, elles se servent d'un langage poétique différent de celui d'un simple réaliste. Elles profitent du néologisme et des mots rares, avec métaphores, assonances, répétitions et... ces deux auteurs essaient de présenter, avec la même objectivité et précisions que les scientifiques, la réalité ou l'imaginaire dans tous les détails, qu'elles désirent peindre.

Ne désirant plus bénéficier de sa vie et de ses instants comme Colette, Alizâdeh trouve dans le suicide la meilleure solution de sa vie malheureuse et monotone, pour s'enfuir d'un monde où elle ne trouve aucun remède à ses inquiétudes. Elle crée une image plutôt sombre de la femme dans tous ses aspects : qualités, sensibilité, fragilité, faiblesse corporelle et mentale... Contrairement à Colette, les femmes de ses histoires sont en perpétuelles modifications et dans les situations instables. *La Maison des Edrisi*, la maison des femmes, c'est l'histoire de celles qui sont des victimes résignées, d'une part, et de l'autre, celles qui sont rebelles et insoumises. Opposée à Colette, l'amour pour elle, est un amour de la part de femme, et non un lien réciproque ; d'abord c'est beau, émouvant et passionnant, mais à la fin, transformé en haine et aversion. Elles présentent la vraie situation des femmes à travers un regard féministe, dans la société à cette époque-là, une propre image d'Alizâdeh, acceptant sa féminité et toutes les circonstances existant pour les femmes ; ses descriptions sont plutôt catastrophiques et scandaleuses, mais admettant la réalité, elle recrée tout avec précision.

V. Nature

Leur écriture telle qu'une poésie est l'éveil à la richesse de l'univers dans les moindres parcelles, pierres, fleurs... c'est un appel à savourer la nature par l'exaltation de tous les sens et de toutes les facultés et l'apprentissage de prendre la conscience de soi-même.

Ses œuvres expriment, au-delà de tourments de l'âme, la joie de sentir et le bonheur d'exister dans un monde où la nature et l'homme vivent dans une étroite connivence. La nature décrite apparaît au lecteur comme un véritable paradis, elle est pour les deux écrivains une « récompense ».

Elles apprécient beaucoup les moments privilégiés de solitude avec la nature. Elles montrent une nature vivante par des personnifications ; elle l'apparente à des êtres animés. En effet, elle l'humanise. Les textes ne comportent que les réflexions, mais aussi les sensations concrètes qu'elles ont ressenties physiquement à travers différents sens, en effet, la prise de possession du monde se fait chez elles, à travers les sensations visuelle, tactile, olfactive, auditive et du goût. En une phrase, elles restituent les sensations et les plaisirs de leurs promenades. Ainsi, il y a une véritable osmose entre elles et la nature, elles la vivent à travers leurs corps : lèvres, oreilles, narines, yeux et nez ; tout leur corps est à l'écoute du monde. Elles se découvrent à travers la nature.

Dans *L'île*, Behzâd désire s'unir et s'identifier dans la nature : « fusionner avec la terre, la pluie et le soleil... » ; il souhaite travailler sur la terre en pleine nature, en tant qu'un fermier, être trop fatigué et dormir sans aucuns cauchemars et rêves, résultat d'une vie séparée de la beauté de nature. Cela approuve l'éloignement de Behzâd de son environnement, son regret et sa nostalgie. Au cours de l'histoire, grâce à Nastarin, la femme pleine d'amour et de vivacité, et Monsieur Heydari, le paysan, il retrouve ce qu'il avait perdu depuis longtemps.

VI. Moralisme et humour de Colette

Contrairement à Alizâdeh, l'anti-intellectualisme de Colette est

un masque pour constituer des leçons de vie. Il y a un moralisme, chez elle, mais pas une morale commune. Sa moralité féminine et anti-intellectuelle, grâce à sa sagesse souriante et tendre, invite les femmes à ne pas se poser la question de l'égalité ; au fait, elle accepte la vérité, sans la regretter. Elle veut profiter de la vie et de l'instant, alors, elle accepte les lois générales du monde extérieur ; d'où la résignation sereine. Tout à fait aux antipodes de Ghazâleh qui se révolte et ne se soumet jamais aux restrictions l'entourant. Colette n'est pas pour le féminisme de son époque, en l'occurrence celui de Simone de Beauvoir, elle disait : « Une femme qui se croit intelligente réclame les mêmes droits que les hommes. Une femme intelligente y renonce » ou : « une femme qui reste une femme, c'est un être complet¹. » D'après elle, notre vie troublée a plus que jamais besoin d'images sereines, elle croyait à la sérénité et la quiétude.

L'humour de Colette apparaît surtout lorsqu'elle analyse les situations des femmes aimées, mais on ne trouve pas beaucoup d'affection chez Alizâdeh ; c'est peut-être à cause de sa rigueur. L'humour colettien s'accompagne de la tendresse à l'égard de ses personnages et de l'indulgence pour les faiblesses qu'elle dépeint ; l'humour, l'indulgence et la tendresse constituent une part de sa sagesse, ce qui complète sa vision poétique du monde. On découvre Colette comme une moralisatrice apprenant le calme, la sérénité et la paix en soi, à travers tout ce qui dessine, mais ce rôle n'existe pas chez Alizâdeh qui n'essaie que de refléter l'obscurité, la noirceur et la fatalité.

Conclusion

« Une pluie légère, pendant quelques heures de nuits, avait vaporisé les sauges, vernissé les troènes, les feuilles immobiles du magnolia, et emperlé sans les crever les gazes protectrices dont s'enveloppaient, dans un pin, le nid des chenilles processionnaires. Le vent laissait en repos la mer, mais chantait sous la porte avec une voix faible et

1. <http://www.proverbes-citations.com/citations-de-sidonie-gabrielle-colette.shtml>

tentatrice, chargée de souvenirs de l'an passé, qui parlait sourdement de marrons grillés et de pommes mûres » (Colette, 1923 : 30).

Cette magnifique description, très similaire aux phrases d'Alizâdeh, attirée elle aussi par la nature :

« Une légère pluie a commencé. La vapeur humide et l'air immuable ne me donnait pas la sensation du froid [...] ; de la vallée de gauche on sentait une odeur qui de haussait tout légèrement vers la lune, [...] le parfum des ébènes indiens s'appuyait contre quelques murs en marbre vert, il tournait et montait les demi-toits ; et la garance saute au ciel, de sorte que son aile frôle l'univers » (Alizâdeh, 1977 : 24).

Les ressemblances évidentes dans leurs écrits, rapprochent ces deux femmes vécues dans de diverses cultures. On pourrait rappeler la similarité de leurs époques, des pensées dominantes et des mouvements sociaux, comme les raisons principales réconciliant ces deux femmes-écrivains. L'aspect de féminité et de leur regard féminin se trouve partout dans leurs œuvres. Etant donné que Alizâdeh a habité à Paris et maîtrisait le français, l'influence de cette culture explique son engouement pour les femmes écrivains de son époque, leurs thèmes et leurs idées. Elle lui a aussi montré comment se découvrir dans un extérieur qui pourrait être le meilleur moyen à approfondir la conscience de soi, et à vivre le lien du Monde, Moi et Mot : déterminant le for intérieur de tout être humain. Donc, leur regard, leur langage et leur style reflétés par la vision du monde, les approchent l'une à l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

ALIZADEH, Ghazâl-e, 1977, *Safar-e nâ-gozashtani (Le voyage dont on ne se passe pas)*, Téhéran, Bita.

_____, 1991, *Khâneh-ye Idrîsî-hâ (La Maison des Edrisi)*, Téhéran, Tirâzheh.

COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1923, *Le blé en herbe*, Paris, Flammarion.

_____, 1973-1976, *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion.

_____, 1991, *La Naissance du jour*, Paris, Flammarion.

HEINICH, N., 1996, *Etats de femme : L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard.

LAISNE, R., 1986, « Colette femme et écrivain », *L'Express Magazine*, août.

LEDWINA, Anna, 2007, « Les Je différents de Colette : étapes de la quête de Soi », *Synergies*, Pologne, n° 4.

Magazine culturelle et littéraire *Mehr Hormoz*, 2009, n° 3, Spécial Ghazâleh Alizâdeh, Téhéran.

